

il fit halte : ce fut devant la boutique d'un vanier. Quand il eut assez réfléchi, il reprit son chemin, mais en emportant une jolie corbeille, dont ses doigts s'étaient machinalement amusés. Chez lui seulement, rue Gay-Lussac, il s'aperçut qu'il tenait à la main ce léger ustensile de ménage, et bientôt il se rappela enfin qu'il l'avait, comme un voleur, dérobé au vannier de la rue Bonaparte.

Pasteur eut jusqu'à son dernier jour des distractions aussi extraordinaires. Il en avait déjà à Strasbourg, jeune professeur à la Faculté des sciences, et tout récemment marié.

Ainsi, une fois, tout le monde était en fête, à Strasbourg. Le prince Louis Bonaparte venait y faire une tournée de gala. Les habitants se précipitaient au-devant de lui. Les troupes de la garnison étaient en mouvement. Mme Pasteur avait demandé à son mari de faire, par les quais et les places, une petite promenade.

— C'est convenu, répondit Pasteur. Permets-moi d'aller un moment au laboratoire, et je reviens.

Mme Pasteur attendit son mari toute la journée. Ce ne fut qu'au moment de dîner que Pasteur reparut à la maison, se souvenant alors de sa promesse ; il voulut, tout penaud, s'excuser.

— Que veux-tu ! Je ne pouvais interrompre mes expériences.

— C'est vrai, tu as raison, répliqua la douce Mme Pasteur, qui souriait à son cher savant.

PIERRE DE LA CRAU.

La noblesse du coeur



ELLE est ma volonté, Maïder : tu épouseras Piarrés d'Etchemendia. Dans trois jours auront lieu les fiançailles et déjà sont amenés les riches présents dont il va te combler.

Devant une affirmation si nettement formulée, Maïder d'Armandairtz baissa la tête, sans mot dire.

Elle n'avait jamais vu celui qu'on lui destinait pour époux mais dans ce mariage qui unissait deux riches et authentiques familles du pays basque, tout semblait vraiment présager le bonheur.

Et pourtant, son coeur de seize ans se serrait, comme étreint par une angoisse inexplicable, à l'idée de lier son sort à celui de ce Piarrés dont elle ignorait tout...

Mais, plus encore peut-être que partout ailleurs, en ce pays traditionaliste par excellence, l'obéissance des enfants était passive et absolue ; aussi la jeune fille ne songeât-elle pas une minute à se rebeller contre la volonté paternelle.

D'ailleurs son père, le haut et puissant seigneur d'Armandairtz, adorait sa fille et ne voulait que son bonheur. Ce descendant d'une famille au passé irréprochable, d'honneur et de bravoure, ce jeune gentilhomme riche et beau lui semblait sincèrement un parti fort désirable ; auprès de lui, Maïder serait heureuse et adulée.

Cependant, relevant la tête, et avec un doux sourire auquel nul n'aurait pu résister, la jeune fille sollicitait une faveur :

— Me permettez-vous tout au moins, mon père, disait-elle, d'aller visiter ma tante la chanoinesse, et prier auprès d'elle, pour que la grâce du Ciel s'épande sur moi !

— Certes ! à cela je ne vois aucun inconvénient. Accompagnée de ta gouvernante et de notre fidèle Marrech, dès aujourd'hui, tu peux partir pour l'abbaye de Santa-Rosa. Mais ne vous attardez pas ; dans deux jours, à la nuit tombante, vous devrez être de retour.

... Quelques heures plus tard, au pas cadencé de leurs mules, les trois cavaliers suivaient le sentier abrupt qui, de Saint-Jean-Pied-de-Port, descendait vers la frontière espagnole.

Déjà, derrière eux se dessinaient la forteresse, et ses murailles crénelées, dans l'épaisseur desquelles étaient aménagées les ouvertures destinées à laisser passer la bouche des lourds canons ; et tout au loin, s'estompaient les tourelles du château d'Armandairtz, nid d'aigle comme accroché à flanc de montagne !

Fine et élégante dans son costume de velours sombre à crevés de satin, une légère mantille en blonde de Grenade couvrant ses épais bandeaux noirs, Maïder, bercée par le balancement de sa monture, laissait errer ses regards sur ce panorama splendide, dont aujourd'hui elle ne goûtait pas les beautés, absorbée qu'elle était par ses pensées intimes...

Au delà, l'Espagne étalait ses splendeurs... l'Espagne, pays de rêve, de soleil, de gaieté, où elle avait vécu longtemps auprès de sa tante, dans cette abbaye de Santa-Rosa où il était doux à cette heure, de venir se retremper dans le calme et la prière.

Dona Anna, la bonne duègne à mine réjouie, gouvernante et confidente de Maïder qu'elle adorait, gardait le silence, respectant le recueillement de la jeune fille.

A quelques pas derrière elles, la rapière au côté, un pistolet à la ceinture, suivait Marrech, le serviteur dévoué.

Cependant, au-dessus des montagnes environnantes, de gros nuages noirs s'amoncelaient, précurseurs d'un orage prochain. Bientôt, des grondements lointains se firent entendre, que répercutaient les échos d'alentour. Effrayées, les deux femmes se signèrent, et Dona Anna, très peureuse gémit

— Jamais, il ne nous sera possible d'atteindre l'abbaye avant que l'orage ne soit déchaîné !...